

LUCINDA RILEY

LES SEPT SŒURS



# LA SŒUR DISPARUE

**LA SAGA  
PHÉNOMÈNE**  
30 millions  
d'exemplaires  
vendus



CHARLESTON



# LA SŒUR DISPARUE

Maia, Ally, Star, CeCe, Tiggy et Électra. Recueillies bébés par l'énigmatique Pa Salt, les six sœurs d'Aplièse ont chacune découvert leur histoire. Mais elles ont toujours su qu'elles devraient être sept, tout comme les étoiles des Pléiades auxquelles elles doivent leurs prénoms. À présent que leur père a disparu, elles n'ont qu'un indice pour trouver leur dernière sœur : le dessin d'une bague en forme d'étoile à sept branches, sertie de diamants et d'émeraudes.

Nouvelle-Zélande, Canada, France, Irlande... Les six sœurs se lancent dans une quête haletante à travers le monde. Peu à peu, elles découvrent une magnifique histoire d'amour, de bravoure et de sacrifice, qui a commencé près d'un siècle plus tôt, alors que d'autres courageuses jeunes femmes avaient décidé de risquer leur vie pour changer le monde autour d'elles...

*La Sœur disparue* est le septième tome de la série événement *Les Sept Sœurs*. À travers ces romans au souffle unique, peuplés de personnages inoubliables liés par les drames et l'amour, Lucinda Riley a affirmé comme jamais auparavant son immense talent, créant un nouveau genre littéraire à part entière.

Les tomes 1 à 6 de la série sont disponibles aux éditions Charleston !

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier et Élisabeth Luc

ISBN : 978-2-36812-601-1



9 782368 126011

22,50 €

Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer

Rayon : Littérature étrangère

Photographie : © Arcangel Images

  
CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Titre original : *The Missing Sister*  
Copyright © Lucinda Riley, 2021  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier et Élisabeth Luc

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-601-1

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Lucinda Riley

# LA SŒUR DISPARUE

ROMAN

*Traduit de l'anglais par Typhaine Ducellier et Élisabeth Luc*

  
CHARLESTON

## De la même autrice aux éditions Charleston

*La Jeune Fille sur la falaise*, 2015

*La Belle Italienne*, 2016

*L'Ange de Marchmont Hall*, 2017

*La Lettre d'amour interdite*, 2018

*Le Secret d'Helena*, 2019

*La Chambre aux papillons*, 2020

### De la même série :

*Les Sept Sœurs – Maia*, 2015

*La Sœur de la tempête – Ally*, 2016

*La Sœur de l'ombre – Star*, 2017

*La Sœur à la perle – Célaéno*, 2018

*La Sœur de la Lune – Tiggy*, 2019

*La Sœur du Soleil – Électra*, 2020

Retrouvez toute l'actualité de l'autrice

[fr.lucindariley.co.uk](http://fr.lucindariley.co.uk)

[www.thesevensistersseries.com](http://www.thesevensistersseries.com)

[www.facebook.com/lucindarileyauthor](http://www.facebook.com/lucindarileyauthor)

[www.twitter.com/lucindariley](http://www.twitter.com/lucindariley)

*Le courage, c'est savoir ce qu'il ne faut pas craindre.*  
*Platon*



## PERSONNAGES

### **ATLANTIS**

Pa Salt – *père adoptif des sœurs (décédé)*

Marina (Ma) – *gouvernante des sœurs*

Claudia – *domestique à Atlantis*

Georg Hoffman – *avocat de Pa Salt*

Christian – *skipper*

### **LES SŒURS D'APLIÈSE**

Maia

Ally (Alcyone)

Star (Astérope)

CeCe (Célaéno)

Tiggy (Taygète)

Électra

Mérope (absente)

# MARY-KATE

VALLÉE DE GIBBSTON,  
NOUVELLE-ZÉLANDE

Juin 2008





# 1

**J**e me souviens exactement de l'endroit où je me trouvais et de ce que je faisais quand j'ai vu mourir mon père. Je me tenais plus ou moins là où je suis en ce moment, penchée par-dessus la véranda en bois qui fait le tour de notre maison. J'observais les vendangeurs qui avançaient le long des rangées de pieds de vigne lourdement chargés de la récolte de cette année. J'étais sur le point de descendre les rejoindre quand, du coin de l'œil, j'ai vu la force de la nature qu'était mon père disparaître soudainement. J'ai d'abord cru qu'il s'était agenouillé pour ramasser une grappe de raisins qui traînait (il détestait le gaspillage sous toutes ses formes, un trait de caractère qu'il mettait sur le compte de la mentalité presbytérienne de ses parents écossais), mais ensuite, j'ai vu les vendangeurs des rangées voisines se précipiter vers lui. J'ai parcouru en courant la bonne centaine de mètres qui me séparaient de lui. Quand je l'ai rejoint, quelqu'un avait déjà arraché sa chemise et essayait de le réanimer en lui faisant un massage cardiaque et du bouche-à-bouche, tandis qu'une autre personne appelait des secours. Il a fallu vingt minutes à l'ambulance pour arriver.

Alors qu'on le plaçait sur le brancard, j'ai compris à son teint cireux que plus jamais je n'entendrais le son de sa voix grave

et puissante, qui pouvait être si sérieuse puis se transformer en joyeux éclat de rire l'instant suivant. Alors que les larmes ruisselaient sur mon visage, j'ai embrassé délicatement sa joue à la peau burinée, je lui ai murmuré que je l'aimais et je lui ai dit au revoir. Lorsque j'y repense, cette expérience a été totalement surréaliste. Le passage d'un être débordant d'énergie à un corps vide et sans vie est une transition inimaginable.

Après des mois passés à prétendre que ses douleurs dans la poitrine n'étaient qu'un problème d'indigestion, Papa s'était enfin laissé convaincre d'aller chez le médecin. On l'avait informé qu'il avait un taux élevé de cholestérol et qu'il devait suivre un régime strict. Ma mère et moi avions désespéré de le voir continuer à manger ce qu'il voulait *et* boire une bouteille de rouge de sa production chaque soir au dîner. Par conséquent, lorsque le pire est arrivé, cela n'aurait pas dû nous surprendre. Et pourtant... Peut-être que nous avons fini par croire qu'il était indestructible, une illusion entretenue par sa personnalité et sa bonhomie, même si nous n'étions qu'un tas de chair et d'os au bout du compte, comme ma mère l'avait lugubrement fait remarquer. Au moins, il avait vécu comme il l'entendait jusqu'à la fin. Et il avait soixante-treize ans, une réalité que je n'avais jamais bien assimilée étant donné sa force physique et sa joie de vivre.

Résultat : j'avais l'impression qu'on m'avait menti. J'avais vingt-deux ans et, même si j'avais toujours su que j'étais arrivée tard dans la vie de mes parents, l'importance de ce détail m'est apparue uniquement à la mort de mon père. Au cours des cinq mois qui ont suivi sa disparition, j'ai éprouvé une violente colère face à cette injustice : *pourquoi* n'étais-je pas née plus tôt ? Jack, mon grand frère, avait trente-deux ans. Il avait donc pu profiter de dix ans de plus avec notre père.

Naturellement, ma mère sentait que j'étais en colère, même si je n'en parlais pas. Et ensuite, je me sentais coupable, car ce n'était en aucun cas sa faute. Je l'aimais tant... Nous avons toujours été très proches et je voyais bien qu'elle souffrait, elle aussi. On a fait de notre mieux pour nous reconforter

mutuellement et, tant bien que mal, avons surmonté cet obstacle ensemble.

Jack a été formidable. Il a passé la plupart de son temps à démêler l'horrible imbroglio administratif qui accompagne toujours un décès. Il a aussi endossé l'entière responsabilité du « Vignoble », l'affaire que nos parents avaient montée, partis de rien. Au moins, notre père avait bien préparé Jack pour assurer sa gestion.

Dès son plus jeune âge, Jack avait accompagné notre père dans ses précieuses vignes. En fonction de la météo, elles apportaient entre février et avril les grappes qui donnaient les délicieuses bouteilles (récemment récompensées) de pinot noir empilées dans l'entrepôt, prêtes à être exportées à travers la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Jack avait assisté à chaque étape du processus, et notre père lui avait transmis tant de connaissances qu'il aurait sans doute pu diriger toute l'exploitation dès l'âge de douze ans.

À son seizième anniversaire, Jack avait officiellement annoncé son désir de travailler avec notre père et de diriger Le Vignoble un jour, ce qui avait enchanté Papa. Il avait suivi des études de gestion à l'université et avait commencé à travailler à temps plein au domaine dès l'obtention de son diplôme.

— Il n'y a rien de mieux que de transmettre un héritage sain, avait déclaré notre père en trinquant à sa santé.

Après que Jack eut passé six mois dans un domaine viticole de la région d'Adelaide Hills en Australie, notre père avait décrété qu'il était prêt.

— Peut-être que tu te joindras à nous un jour, Mary-Kate. Trinquons, pourvu qu'il y ait des viticulteurs McDougal sur ces terres pour les siècles à venir !

Alors que Jack avait totalement embrassé le rêve de mon père, il m'était arrivé exactement le contraire. Peut-être que c'était justement parce que Jack était si fasciné à l'idée de produire de beaux vins, sans parler du fait qu'il avait un nez capable de repérer une mauvaise grappe à des kilomètres et que c'était un excellent homme d'affaires. Moi, en revanche... Certes, j'avais grandi en observant Jack et notre père tandis

qu'ils patrouillaient entre les vignes et qu'ils travaillaient dans ce qu'on surnommait affectueusement « le labo » (qui, en réalité, n'était rien d'autre qu'un grand abri avec un toit en tôle), mais d'autres choses avaient éveillé mon intérêt. Désormais, je voyais Le Vignoble comme une entité séparée, sans lien avec moi ou mon avenir. Cela ne m'avait pas empêchée de travailler dans notre petite boutique durant les vacances scolaires et universitaires, ou d'aider quand on avait besoin de moi, mais le vin n'était pas ma passion. Même si mon père avait semblé déçu lorsque j'avais annoncé mon désir de poursuivre des études de musique, il avait respecté mon choix, me demandant simplement dans quel domaine je comptais exercer la musique. J'avais timidement avoué que j'espérais devenir chanteuse et écrire mes propres textes, à quoi mes parents m'avaient répondu qu'ils me soutenaient.

J'avais donc étudié la musique, arrêtant mon choix sur l'université Victoria de Wellington qui offrait un programme de classe internationale, et j'avais adoré chaque instant. Disposer d'un studio dernier cri où enregistrer mes chansons, être entourée d'autres étudiants qui vivaient pour la même passion... L'expérience avait été incroyable. J'avais constitué un duo avec Fletch, un ami formidable qui jouait de la guitare rythmique et dont la voix s'harmonisait bien avec la mienne. Avec moi au clavier, nous avons réussi à décrocher quelques dates à Wellington et nous avons joué lors du concert de notre remise de diplôme l'année précédente. C'était la première fois que ma famille m'entendait chanter et jouer en direct.

— Je suis tellement fière de toi, Mary-Kate, avait dit mon père en me serrant contre lui.

Ç'avait été un des meilleurs moments de ma vie.

— Et un an plus tard, je suis là, avec mon diplôme en poche et toujours entourée de vignes, grommelai-je toute seule. Sincèrement, MK, tu croyais vraiment que Sony viendrait te chercher et te supplierait d'accepter de signer un contrat avec eux ?

Depuis la fin de mes études, un an plus tôt, j'étais devenue de plus en plus déprimée par mes perspectives d'avenir et de carrière. En outre, la mort de mon père avait porté un énorme

coup à ma créativité. C'était comme si j'avais perdu les deux amours de ma vie en même temps, un deuil d'autant plus douloureux qu'elles étaient inextricablement liées l'une à l'autre : c'était l'amour de mon père pour les femmes auteures-compositrices qui avait fait naître ma passion pour la musique. J'avais grandi au son des voix de Joni Mitchell et Joan Baez.

Mes études à Wellington m'avaient aussi fait prendre conscience d'à quel point mon enfance avait été idyllique et protégée, au sein de ce jardin d'Éden qu'était la vallée de Gibbston. Les montagnes qui s'élevaient autour de nous offraient une barrière physique rassurante, tandis que la terre fertile permettait à des fruits succulents de pousser en abondance.

Je me souvenais de Jack qui, adolescent, essayait de me persuader de manger les groseilles à maquereau qui poussaient au milieu des ronces derrière notre maison, et de son rire tandis que je recrachais le fruit aigre. Je vagabondais en toute liberté à l'époque, sans que mes parents s'inquiètent le moins du monde ; ils savaient que j'étais parfaitement à l'abri dans la superbe campagne environnante, jouant dans les ruisseaux d'eau claire et pure, courant après les lapins dans les hautes herbes. J'avais vécu dans ma bulle pendant que mes parents avaient été occupés dans le vignoble, plantant les vignes et les protégeant des animaux sauvages affamés, puis récoltant et pressant les grappes.

Le soleil éclatant du matin fut soudain éclipsé par un nuage, conférant à la vallée une nuance plus foncée de gris-vert. C'était un signe que l'hiver approchait et je me demandais sans cesse si j'avais pris la bonne décision en choisissant de rester ici. Deux mois plus tôt, ma mère avait pour la première fois évoqué l'idée de ce qu'elle avait appelé un « grand voyage » à travers le monde pour rendre visite à des amis qu'elle n'avait pas vus depuis des années. Elle m'avait proposé de me joindre à elle. À l'époque, j'espérais encore que la démo que nous avions faite avec Fletch et envoyée à des maisons de disques juste avant la mort de mon père éveillerait leur curiosité. Mais toutes les réponses que nous recevions disaient que notre

musique n'était pas ce que les producteurs recherchaient pour le moment.

— Ma chérie, je n'ai pas besoin de te dire que l'industrie de la musique est l'une des plus difficiles dans lesquelles percer, avait dit ma mère.

— C'est justement pour ça que je ferais mieux de rester ici, avais-je répondu. On travaille sur de nouveaux morceaux avec Fletch. Je ne peux pas jeter l'éponge comme ça.

— Non, bien sûr. Au moins, tu as toujours Le Vignoble pour te retourner si jamais ça ne fonctionne pas, avait-elle ajouté.

Je savais qu'elle essayait seulement d'être gentille et que j'aurais dû être reconnaissante de pouvoir gagner ma vie en travaillant à la boutique et en donnant un coup de main avec la comptabilité. Mais tandis que je contemplais mon jardin d'Éden, je laissai échapper un gros soupir. L'endroit avait beau être aussi paisible et sûr que magnifique, la perspective de rester ici jusqu'à la fin de mes jours n'avait rien de réjouissant. Tout avait changé depuis mon départ à l'université, et encore plus depuis la mort de mon père. Comme si le cœur de cet endroit s'était arrêté de battre. Et l'absence de Jack n'arrangeait rien. Il avait prévu d'aller passer un été dans un domaine de la vallée du Rhône, en France.

Entre son départ et celui de ma mère la veille, je me sentais terriblement seule et en proie au danger de m'enfoncer encore plus dans la tristesse et la morosité.

— Tu me manques, Papa, murmurai-je en sortant pour aller petit-déjeuner, même si je n'avais pas faim.

Le silence qui régnait dans la maison n'aidait en rien mon humeur ; pendant toute mon enfance, elle avait grouillé de monde et d'activité. Quand ce n'étaient pas des fournisseurs ou des vendangeurs, c'étaient des gens venus visiter le domaine qui s'attardaient pour discuter. En plus d'offrir des échantillons de ses vins, mon père les invitait souvent à rester manger. L'hospitalité est une seconde nature chez les Néo-Zélandais et j'avais l'habitude de voir de parfaits étrangers se joindre à nous autour de notre grande table en pin avec vue sur la vallée. Ma mère parvenait toujours à faire apparaître en un instant des



quantités de nourriture aussi énormes que délicieuses. Entre ça et la bonhomie de mon père, les rires et la bonne humeur étaient toujours présents au domaine.

L'énergie calme et positive de Jack me manquait également. Il adorait me taquiner, mais je savais aussi qu'il serait toujours là pour me défendre et me protéger.

J'attrapai la bouteille de jus d'orange dans le réfrigérateur et découpai des tartines dans la miche de pain de la veille qui avait déjà durci. Je les fis griller pour les rendre mangeables, puis j'entrepris de faire une liste de courses. Le supermarché le plus proche se trouvait à Arrowtown, et je devrais m'y rendre bientôt. Même si ma mère avait laissé des plats au congélateur, je n'aimais pas l'idée d'en décongeler rien que pour moi.

Tremblante de froid et armée de ma liste, j'allai dans le salon et m'assis dans le vieux canapé, devant le manteau de la grande cheminée en pierres volcaniques grises qui abondaient dans la région. Trente ans plus tôt, c'était une des choses qui avait convaincu mes parents d'acheter ce qui était jadis une cabane perdue au milieu de nulle part, sans eau courante ni sanitaires. Mes parents adoraient se remémorer leur premier été ici, quand eux et Jack se lavaient dans le ruisseau qui cascadait entre les pierres derrière la maison, et quand un trou dans le sol faisait office de toilettes.

— Ça a été le meilleur été de ma vie, répétait toujours ma mère. Et l'hiver, c'était encore mieux grâce à la cheminée.

Ma mère était obsédée par les feux de cheminée. Tous les ans, dès la première gelée dans la vallée, Jack, notre père et moi étions chargés d'aller acheter du bois bien sec que nous empilions dans les alcôves de part et d'autre de la cheminée, puis Maman disposait des bûches dans l'âtre et procédait au rituel de ce que la famille appelait « la première lumière » lorsqu'elle craquait l'allumette. La cheminée brûlait ensuite joyeusement chaque jour des mois d'hiver, jusqu'à ce que les jacinthes des bois et les perce-neige – dont ma mère avait fait livrer des bulbes en provenance d'Europe – fleurissent sous les arbres lors de notre printemps à nous, entre septembre et novembre.

*Peut-être que je devrais faire un feu*, songeai-je en me remémorant la chaleur et la lumière qui m'accueillaient les jours de grand froid à mon retour de l'école. Si Papa était le cœur métaphorique du domaine, Maman et sa cheminée étaient à n'en pas douter ceux de la maison.

J'interrompis le cours de mes pensées, en proie au sentiment d'être beaucoup trop jeune pour me réfugier dans mes souvenirs d'enfance en quête de réconfort. Tout ce qu'il me fallait, c'était un peu de compagnie, voilà tout. Le problème, c'était que la plupart de mes camarades d'université étaient soit à l'étranger en train de profiter de leurs derniers moments de liberté avant de se poser et de trouver un emploi, soit déjà en train de travailler.

Même si nous avions une ligne fixe, la connexion Internet dans la vallée était sporadique. C'était un cauchemar d'envoyer des e-mails et Papa avait souvent dû se résoudre à parcourir la demi-heure de voiture qui nous séparait de Queenstown pour utiliser l'ordinateur de son ami agent de voyages. Il surnommait toujours notre vallée « Brigadoon », en référence à un vieux film sur un village qui ne se réveillait que pendant une journée tous les cent ans, afin de ne jamais être affecté par les changements du monde extérieur. Même si la vallée n'était pas Brigadoon (bien qu'elle ne changeât effectivement pas beaucoup), ce n'était certainement pas l'endroit où une auteure-compositrice-interprète en herbe allait entrer dans l'Histoire. Mes rêves avaient comme toile de fond Manhattan, Londres ou Sydney, où de grands immeubles accueilleraient les bureaux de producteurs qui nous prendraient sous leur aile, Fletch et moi, et feraient de nous des stars...

La sonnerie du téléphone me sortit de ma rêverie et je me levai pour décrocher.

— Le Vignoble, j'écoute, récitai-je comme je l'avais toujours fait depuis que j'étais petite.

— MK, c'est Fletch, annonça-t-il en m'appelant par le surnom que tout le monde utilisait à l'exception de ma mère.

— Oh, salut. Des nouvelles ? demandai-je en sentant mon cœur s'emballer.

— Non, rien. Par contre, j’ai réfléchi à ta proposition de venir chez toi. J’ai quelques jours de congé et ça ne me ferait vraiment pas de mal de me mettre au vert.

*Et moi, je donnerais tout pour en sortir, du vert...*

— Génial ! Viens quand tu veux, je suis à la maison.

— Demain, qu’est-ce que tu en dis ? Je vais venir en voiture, alors ça me prendra la matinée, si Sissy survit bien sûr.

Sissy était le minivan qui nous emmenait à nos concerts. Il avait vingt ans, était rouillé de partout et crachait de la fumée par son pot d’échappement plus que douteux que Fletch avait temporairement réparé avec une ficelle. Je ne pouvais que croiser les doigts pour que Sissy résiste aux trois heures de route depuis Dunedin, où Fletch vivait avec sa famille.

— Alors je te vois plus ou moins à l’heure du déjeuner ?

— Oui. J’ai hâte ! Tu sais à quel point j’adore cet endroit. Peut-être qu’on pourrait passer quelques heures au piano et composer de nouveaux trucs ?

— Peut-être, grommelai-je – je n’étais pas particulièrement créative en ce moment. Au revoir Fletch, à demain.

Je raccrochai et regagnai le canapé, ragaillardie par la perspective de sa venue. Avec son sens de l’humour et sa positivité, il réussissait toujours à me dérider.

J’entendis un cri au dehors, puis un coup de sifflet. C’était comme ça que Doug, le gérant du domaine, nous prévenait de son arrivée. Je me levai pour me rendre sur la terrasse et aperçus Doug et un groupe de Polynésiens larges d’épaules qui marchaient à travers les vignes.

— Bonjour ! criai-je.

— Bonjour, MK ! J’emmène le groupe pour leur montrer où commencer à vendanger ce matin, expliqua Doug.

— D’accord, super. Bonjour tout le monde ! lançai-je aux membres de l’équipe, qui agitèrent la main.

Leur présence avait rompu le silence. Tandis que le soleil réapparaissait derrière un nuage, la vue d’autres personnes, ainsi que l’arrivée de Fletch prévue pour le lendemain, me remontèrent le moral.



## 2

*Atlantis, lac de Genève, Suisse, juin 2008*

— **T**u es toute pâle, Maia. Est-ce que ça va ?  
demanda Ma en entrant dans la cuisine.

— Oui, j'ai juste mal dormi cette nuit. Je n'ai pas arrêté de penser à l'annonce de Georg. Une vraie bombe.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Café ?

— Non, merci. Je vais prendre une camomille, s'il y en a.

— Bien sûr, qu'il y en a, fit Claudia.

Comme d'habitude, ses cheveux gris étaient ramenés en un chignon bien serré et son visage, normalement renfrogné, arborait un sourire à l'attention de Maia. Elle posa un panier rempli de petits pains frais et de pâtisseries sur la table de la cuisine.

— J'en bois une tous les soirs avant d'aller au lit, précisa-t-elle.

— Tu dois vraiment ne pas être en forme pour refuser ton café du matin, commenta Ma en s'en servant un.

— Les habitudes sont là pour qu'on rompe avec elles, répondit Maia d'un air las. Et puis je suis aussi sous le coup du décalage horaire, je te rappelle.

— Bien sûr, ma chérie. Après le petit déjeuner, pourquoi est-ce que tu ne retournerais pas te coucher pour essayer de redormir un peu ?

— Non, Georg a dit qu'il venait tout à l'heure pour parler de ce qu'on doit faire concernant... la sœur disparue. Ses sources sont fiables à quel point, selon toi ?

Ma soupira.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— *Très* fiables, intervint Claudia. Il n'aurait pas débarqué ici à minuit s'il n'était pas absolument sûr de ce qu'il avance.

— Bonjour, tout le monde ! lança Ally en entrant dans la pièce.

Bear était niché contre sa poitrine dans son porte-bébé, sa petite tête dodelinant tandis qu'il s'endormait. Un de ses poings minuscules était refermé autour d'une mèche des cheveux roux et bouclés d'Ally.

— Veux-tu que j'aille le mettre dans son lit ? proposa Ma.

— Non. À tous les coups, il va se réveiller et se mettre à hurler à la minute où il comprendra qu'il est tout seul. Oh, Maia, comme tu es blanche.

— C'est ce que je viens de lui dire, murmura Ma.

— Ça va, je vous assure, insista Maia. Au fait, Claudia, est-ce que Christian est dans les parages ?

— Oui, mais il est sur le point de prendre le bateau pour aller à Genève me faire des courses.

— Dans ce cas, pouvez-vous le prévenir que je pars avec lui ? J'ai des choses à faire en ville et si nous nous mettons en route bientôt, je serai de retour à temps pour voir Georg à midi.

— Bien sûr.

Claudia s'empara du téléphone pour appeler Christian. Ma posa une tasse de café devant Ally.

— J'ai à faire, je vous laisse profiter de votre petit déjeuner toutes les deux.

— Le bateau sera prêt à partir dans quinze minutes, annonça Claudia après avoir raccroché. Il faut que j'aille aider Marina.

Elle hocha la tête avant de quitter la cuisine.

— Tu es sûre que ça va ? demanda Ally à sa sœur une fois qu'elles se retrouvèrent seules. Tu es pâle comme un linge.

— Je t'en prie, Ally, n'en fais pas tout un plat. Peut-être que j'ai attrapé quelque chose dans l'avion, suggéra Maia entre deux gorgées de thé. C'est vraiment bizarre, ici, tu ne trouves pas ? Je veux dire, le fait que la vie continue comme quand Pa était vivant... Sauf qu'il ne l'est plus. J'ai l'impression de voir des trous béants en forme de Pa absolument partout.

— Je suis là depuis un moment, alors je suis plus ou moins habituée, mais tu as raison, oui.

— En parlant de mauvaise mine, Ally, je te trouve très amaigrie.

— Oh, j'ai juste perdu les kilos de la grossesse...

— Non. Rappelle-toi, la dernière fois que je t'ai vue, c'était il y a un an, quand tu es partie rejoindre Theo pour la Fastnet Race. Tu n'étais même pas encore enceinte à ce moment-là.

— En réalité, je l'étais, mais je ne le savais pas encore, fit remarquer Ally.

— Tu n'avais aucun symptôme ? Pas de nausées matinales, rien ?

— Pas au début, non. Seulement dès le troisième mois, si je me souviens bien. À partir de là, j'ai été malade comme un chien, par contre.

— Dans tous les cas, tu es bien trop mince.

— Je reconnais que quand je suis toute seule, je n'ai jamais le courage de me préparer un vrai repas. Sans compter que, même quand je m'assois pour manger, je dois aussitôt me relever pour m'occuper de monsieur.

Ally caressa affectueusement la joue de Bear.

— Ça doit être vraiment dur d'élever un enfant toute seule...

— Oui. Ce qui me pèse le plus, ce n'est pas le manque de sommeil, ni de devoir constamment nourrir ou changer Bear. C'est le fait de n'avoir personne à qui parler, surtout quand il est malade et que je me fais du souci. Je sais bien que j'ai mon frère Thom, mais depuis qu'il est chef d'orchestre adjoint du Philharmonique de Bergen, je ne le vois presque jamais, à part les dimanches. Et encore, quand il n'est pas en tournée à



l'étranger. C'est pour ça que c'est génial d'avoir Ma. C'est un puits de science quand il s'agit des bébés.

— C'est la grand-mère modèle, dit Maia avec un sourire. Pa aurait été fou de joie d'être grand-père, Bear est vraiment adorable. Mais, excuse-moi, il faut que je monte me préparer.

Alors que Maia se levait, Ally prit la main de sa grande sœur dans la sienne.

— C'est vraiment bon de te voir. Tu m'as beaucoup manqué.

— Toi aussi, répondit Maia en déposant un baiser sur la tête de sa sœur. À tout à l'heure.

\*\*\*

— Ally ! Maia ! Georg est ici ! cria Ma depuis le bas de l'escalier principal.

Il était midi. Un « j'arrive » étouffé lui parvint depuis l'étage supérieur.

— Vous vous souvenez de la fois où Pa Salt vous a apporté un vieux mégaphone en cuivre pour Noël ? demanda Georg en souriant tandis qu'il suivait Ma à travers la cuisine, jusqu'à la terrasse baignée de soleil.

Il semblait beaucoup plus calme que la veille au soir. Ses cheveux gris étaient soigneusement peignés et ramenés en arrière et son costume rayé impeccable, accessoirisé avec bon goût d'une pochette assortie.

— Je m'en souviens, oui, répondit Ma en indiquant à l'avocat un siège sous le parasol. Sauf que ça n'a servi à rien, car les filles écoutaient déjà leur musique à fond, ou jouaient de leur instrument, ou étaient en train de se disputer. Quand on était dans le grenier, on se serait cru dans la tour de Babel. Mais j'ai adoré chacun de ces instants. Bref, j'ai du sirop de fleur de sureau préparé par Claudia ou une bouteille bien fraîche de votre rosé de Provence favori. Qu'est-ce que vous préférez ?

— Par une si belle journée, je vais opter pour le rosé, d'autant plus que je n'en ai pas encore bu depuis le début de l'été. Merci, Marina. Est-ce que vous m'accompagnez ?

— Ce ne serait pas raisonnable. J'ai du travail à faire cet après-midi et...

— Enfin, vous êtes française ! Ce n'est pas un petit verre de rosé qui va vous empêcher de travailler. De fait, j'insiste, trancha Georg au moment où Maia et Ally arrivaient sur la terrasse. Bonjour, mesdemoiselles. Est-ce que je peux vous offrir un verre de rosé ?

— J'en veux bien un petit, merci, Georg, répondit Ally en s'asseyant. Peut-être que ça aidera Bear à dormir cette nuit, ajouta-t-elle dans un petit rire.

— Pas pour moi, merci, dit Maia.

Elle s'assit à son tour et regarda autour d'elle, admirative.

— J'avais presque oublié à quel point Atlantis était belle. Au Brésil, tout est tellement... *grand*. Les gens sont bruyants, les couleurs de la nature sont vives, la chaleur est écrasante. Ici, tout a l'air doux et délicat en comparaison.

— C'est paisible, c'est certain, confirma Ma. Nous avons une chance folle de vivre au milieu de tant de beauté.

— Si vous saviez comme la neige m'a manqué pendant l'hiver, avoua Maia.

— Tu devrais venir passer un hiver en Norvège, ça te vaccinerait, répliqua Ally en souriant. Quoique, il y a pire que la neige : la pluie. Il pleut beaucoup plus à Bergen qu'il n'y neige. Enfin bref. Georg, savez-vous ce qu'il convient de faire après ce que vous nous avez révélé hier soir ?

— Je n'y ai pas vraiment réfléchi, mais je pense qu'en premier lieu, l'un de nous devrait se rendre à l'adresse que j'ai, afin de vérifier si cette femme est bien votre sœur disparue.

— Et comment saurons-nous que c'est bien elle ? demanda Maia. A-t-on un moyen quelconque de l'identifier ?

— J'ai le dessin d'un bijou très particulier qu'elle aurait reçu en cadeau. Si elle l'a en sa possession, alors nous aurons sans l'ombre d'un doute la confirmation que c'est elle. J'ai apporté ce dessin avec moi.

L'avocat glissa la main dans sa fine serviette en cuir et en ressortit une feuille de papier, qu'il plaça sur la table pour que toutes puissent la voir.

Ally l'inspecta attentivement, tandis que Maia regardait par-dessus son épaule.

— Ce dessin a été réalisé de mémoire. Les pierres de la monture sont des émeraudes et la pierre du milieu est un diamant.

— C'est magnifique, souffla Ally. Regarde, Maia, c'est en forme d'étoile, avec...

Elle s'interrompt pour compter.

— Avec sept branches.

— C'est très original, en effet. Georg, savez-vous qui l'a fabriquée ? interrogea Maia.

— Hélas, je l'ignore.

— Est-ce que c'est Pa qui l'a dessinée ? demanda encore Maia.

— Oui.

— Sept branches d'une étoile pour sept sœurs... murmura Ally.

— Georg, vous avez dit hier soir qu'elle s'appelait Mary, reprit Maia.

— C'est exact.

— Est-ce que Papa l'a trouvée puis a voulu l'adopter, mais en a été empêché par quelque chose et l'a perdue ?

— Tout ce que je sais, c'est que juste avant son... départ, il a reçu des informations et m'a demandé de creuser. Après avoir découvert son lieu de naissance, il m'a fallu un an pour retrouver la trace de l'endroit où je pense qu'elle est aujourd'hui. Au fil des années, j'ai suivi de nombreuses fausses pistes, mais cette fois, votre père était catégorique quant à la fiabilité de sa source.

— Qui était cette source ? s'enquit Maia.

— Il ne me l'a pas dit.

Maia soupira.

— Si c'est la sœur disparue, c'est vraiment dommage qu'elle ait été localisée seulement après la mort de Pa, après toutes ces années passées à la rechercher.

— Ce serait merveilleux si *c'était* elle et si nous pouvions la faire venir à temps à Atlantis pour embarquer sur le *Titan* et aller déposer la couronne de fleurs, déclara Ally.

Maia sourit.

— C'est vrai. Sauf qu'il y a un gros problème : d'après vos informations, Georg, cette Mary n'habite pas la porte à côté, loin de là. Et la croisière en Grèce est prévue pour dans moins de trois semaines.

— En effet, et malheureusement, je suis trop pris en ce moment pour aller chercher Mary moi-même, déplora Georg.

Comme pour confirmer ses dires, son portable sonna. Georg s'excusa et quitta la table.

Ma finit par briser le silence.

— Est-ce que je peux suggérer quelque chose ?

— Bien sûr, Ma, vas-y, l'encouragea Maia.

— Comme Georg nous a annoncé hier soir que Mary vivait en Nouvelle-Zélande, j'ai effectué quelques recherches ce matin pour voir quelle était la distance entre Sydney et Auckland. Étant donné que...

— CeCe est en Australie, finit Maia à sa place. J'y ai pensé aussi hier soir.

— Auckland est à trois heures d'avion de Sydney, continua Ma. Si CeCe et son amie Chrissie partaient un jour plus tôt que prévu, peut-être qu'elles pourraient faire un détour par la Nouvelle-Zélande pour voir si cette Mary est bien la personne que Georg croit.

— C'est une excellente idée, Ma ! s'enthousiasma Ally. Je me demande si CeCe serait d'accord. On sait à quel point elle déteste prendre l'avion.

— Si on lui explique, je suis sûre qu'elle acceptera. Ce serait tellement beau de réunir les sept sœurs pour le mémorial de votre père.

— La vraie question, c'est : est-ce que Mary connaît ne serait-ce que l'existence de Pa et de notre famille ? demanda Ally. C'est vrai que c'est déjà rare que nous soyons réunies toutes les six, et ce serait le moment parfait, si toutefois c'est la bonne personne. Et si elle est d'accord pour nous rencontrer, bien sûr. À mon avis, la première chose à faire est de contacter CeCe, et rapidement, car il est déjà tard en Australie.

— Qu'est-ce qu'on fait pour les autres ? s'enquit Maia. Est-ce qu'on leur en parle ?